

LDH se fait imprimeur

L'héliochromie à la mode algéroise

Sources :

- courriers Alcide / Tholin (Arch. Dép. 47)
 - La triplique photographique (L/ADH, 1897)
 - Les inventions de LDH (ADH, 1898)
 - Fonds Poitrat et SFP
 Illustrations : Archives dép. du L-G
 - Internet Wikipédia...

Auteur : René Dreuil

En ce début d'année 1884, Alcide Ducos du Hauron rapatrie sa famille à Alger – ainsi que son frère Louis. Quel bouleversement pour notre chercheur et inventeur agenais, qui se retrouve séparé de son atelier toulousain et encore plus éloigné des centres industriels... ou intellectuels et scientifiques parisiens.

Il s'adapte pourtant assez facilement à sa nouvelle vie. Il poursuit ses recherches, enseigne le piano, et finira même par se faire imprimeur.

Bien obligé ! Le 30 juillet 1885, l'imprimerie Quinsac est détruite par un incendie.

Louis Ducos (LDH) passera donc 12 ans en Algérie. Douze ans pendant lesquels il va mûrir sa science de la trichromie... qu'il exposera en 1897, avec le concours de son frère, dans son traité sur « La triplique photographique des couleurs et l'imprimerie ». Il entretient toujours des relations avec Paris, avec l'Académie des Sciences et, en 1891, il recevra le soutien de l'illustre physicien, Gabriel Lippmann, le futur prix Nobel pour sa méthode interférentielle des couleurs.

Revenons un peu en arrière, car à Toulouse, les problèmes techniques s'accumulent, ainsi que les déboires commerciaux... Mais que se passe-t-il au niveau de la Société agenaise ? Le 1^o février 84, Alcide commente le « dénouement ». « Mon embarras est extrême, cher ami. Je n'ose donner un conseil de peur de vous entraîner, vous et vos amis à de nouvelles pertes d'argent. J'ai le cœur navré. Inutile de vous dire que si mon frère, livré de nouveau à lui-même et reprenant ses études rouvrirait l'arène industrielle, je vous ferai signe à tous ! 45 000 Fr engloutis là-dedans ! Ô douleur ! J'en pleure ! Dans un mois, j'irai chercher ma famille faute d'avoir pu me faire nommer en France. »

Faut-il comprendre que la Société agenaise a fait faillite ? Pourtant, Alcide continuera à communiquer avec M. Tholin et avec M. Jaillé qui continuera à les aider. Ce qui est sûr, c'est qu'il rapatrie femme et enfants – ainsi que son frère – à Alger. Le 10 avril 1884, il dit réaménager à une nouvelle adresse, au 98 rue Rovigo. Sa maison est « comme un donjon qui domine tout Alger. De nos fenêtres nous plaignons sur la mer et sur d'immenses contrées verdoyantes. C'est enchanteur... »

Louis se remet au travail

Et déjà notre inventeur réinstalle un laboratoire, déniché un menuisier pour modifier sa chambre photographique et s'apprête à réaliser de nouvelles prises de vues. « La Casbah d'Alger est à deux pas... » En juin, Alger se vide pour l'été. Les Européens supportent mal la canicule... mais Louis résiste. Il réalise des clichés de la Casbah, des falaises St Eugène, de ND de St Afrique... etc. Clichés qu'il expédie à Toulouse. La communication avec Quinsac et Despans, déjà difficile lorsqu'il était sur place devient problématique et conflictuelle : la qualité des clichés est mise en doute, puis celle des contre-types, l'encre bleue qui est livrée tire trop sur le violet... laisse-t-on suffisamment sécher les encrages ?

L'année suivante (85), nous apprenons que l'infatigable chercheur réalise ses trois clichés simultanément, qu'il réalise des contre-types pouvant être agrandis... qu'il travaille à un nouveau procédé (?) et qu'il est satisfait de ses tirages d'essai. En plus, le musicien qu'il est, donne des concerts et des leçons de piano. Il faut bien s'assumer financièrement. Le 6 avril 1885, Alcide indique que son frère va faire construire une triple chambre grand format. Le prix négocié avec l'ébéniste Trinquier sera finalement de 200 Fr et elle pourrait être livrée pour l'été.

L'été arrive, s'installe... sans la chambre. Autre curiosité, dans aucun des courriers de l'époque, nous n'avons trouvé mention de l'incendie qui détruisit l'entreprise Quinsac le 30 juillet 1885 (à vérifier). À partir de cette date, le projet consistant à produire soi-même les héliochromies va devenir une nécessité vitale.

Au sommaire

- Louis se remet au travail
- Une triple chambre qui se fait ...
- Se faire imprimeur ? Ou en trouver...
- Imprimerie Quinsac : suite et fin
- Phototypie, photoglyptie
- La reconnaissance de Lippmann
- Nx témoignages / Sentiers de la gloire
- Retour à Alger par « l'algérieniste »

J'étais encore jeune quand la famille Ducos cessa d'habiter Agen. Je regrettai beaucoup nos bonnes causeries du soir. Je me souviens nettement de l'endroit où nous étions quand Ducos cherchait à me faire saisir la possibilité d'obtenir les couleurs non seulement par superposition de 3 images élémentaires mais aussi par une image unique à « lignées ou punctures ». (J. Lacroix, 1920)



Le quartier de Mustapha où a habité LDH.



Même s'il ne parlait pas encore de CMJ, nous voyons bien que le monochrome ci-dessus est en cyan et ceux du dessous sont en magenta et en jaune. (Archives dép. 47)



On va également envisager de contacter d'autres imprimeurs. On expérimente de nouvelles solutions tout en ayant la nostalgie des anciennes puisque, le 18 décembre 85, est déposé le brevet sur un « Nouveau mode de papiers mixtionnés... ».

Une triple chambre qui se fait attendre

Alors que les soucis d'Alcide se portent sur la Chambre musulmane (des sessions d'assises à présider, des collègues absents et non remplacés...), ceux de Louis se concentrent sur la triple chambre construite par Trinquier. M. Jaille lui a expédié 200 Fr, et en avril on est prêt à lancer la fabrication. Mais déjà le 24 mai on redoute des retards dus aux objectifs spéciaux et aux crémaillères livrés de Paris. Début d'une longue suite de contretemps et de conflits avec les fournisseurs et le fabricant... et de tractations qui allaient s'éterniser sur plus d'une année.

Avait-il vraiment besoin de cette triple chambre ? Avec du recul, on peut en douter. Essayons de comprendre le problème et voyons les solutions qu'il préconise à propos de la prise de vues.

Matériels ou processus qu'il a conçus ou construits ou utilisés :

1. **Chambre classique** et poses successives en changeant filtres et châssis. Le matériel est simple mais la procédure est longue et donc, un éclairage fluctuant peut perturber le rendu. Avantage: on peut ajuster les temps de pose à la sensibilité chromatique des plaques.
2. **Chambre triple objectif** (disposés en triangle pour réduire la parallaxe). « *J'en fis fabriquer une dès les premières années de mes recherches...* » La procédure est plus rapide et les temps de pose peuvent être individualisés. Inconvénient: la parallaxe interdit de placer des objets en premier plan.
3. **Chambre à 3 objectifs** reprenant la même image divisée par une succession de glaces sans tain (donc extérieures). Brevet de 1874. C'est ce principe qui aboutira à son Mélanochromoscope de 99 à plaque unique.
4. **Chambre à trois objectifs** reprenant chacun l'une des images d'un ensemble de mini-miroirs disposés l'un contre l'autre à 45°. Fabriquée à Alger. Brevet de décembre 1885. Avantages: la parallaxe est négligeable, les diaphragmes sont ajustables séparément et la pose peut être simultanée. Mais les choses ne sont pas aussi simples car les valeurs de pose que l'on nous donne à cette époque sont de 2-4 mn à f/10 pour le filtre rouge, à f/30 pour le vert, mais seulement de 1/5° s pour le bleu.

[Aviez-vous imaginé que la photo couleur était un tel casse-tête ? Pourtant, des améliorations – réelles ou attendues – des émulsions photographiques allaient permettre à LDH d'envisager d'autres solutions.]

5. **Chambre mono objectif** à 2 réflecteurs colorés semi-transparents + 1 miroir ordinaire (intérieurs et à 45°). LDH décrit cette chambre dans la Triplice de 1897. Date de sortie de son chromographoscope à plaque unique. Mais sur ce principe, il avait fait construire en 89 son grand Mélanochromoscope (moins de miroirs mais trois plaques distinctes).
6. **Chambre mono-objectif** (classique et sans miroir) opérant par empilage de filtres et d'émulsions transparentes sur supports minces (le celluloid arrive sur le marché). Ce sandwich, qu'il nomme **polyfolium chromodialytique** doit être démonté avant développement. Brevet du 17 septembre 1895.

Nous étudierons ultérieurement cette conception qui préfigure ce que seront les pellicules photo couleur modernes . Merci Louis !

Mais revenons dix ans en arrière. LDH n'est toujours pas en possession de la chambre que nous venons de décrire (la 4) et, le 24 mars 86, il porte plainte contre l'ébéniste Trinquier qui s'était engagé, un an auparavant, sur un prix de 200 Fr et qui en réclame aujourd'hui 600. Lorsqu'il arrivera à récupérer l'appareil (nous ne savons pas trop quand ni à quelles conditions), il avouera qu'il est pratiquement inutilisable. « *Il faut deux arabes (comprenons deux hommes) pour le déplacer* ».

Pourquoi s'être entêté à construire un appareil de telles dimensions alors que, parallèlement, il arrivait à des contre-types agrandis très satisfaisants. Nous apprendrons par la suite que l'appareil sera modifié... qu'il réutilisera une chambre classique et pratiquera à nouveau des poses successives... La démarche hésitante de



En ce qui concerne les chambres photographiques utilisées ou fabriquées par LDH, la situation est plus confuse que celle sur les techniques photographiques.

La solution n°3 (brevet de 1874) semble avoir été reprise (dans l'esprit) pour son mélanochromoscope de 99.

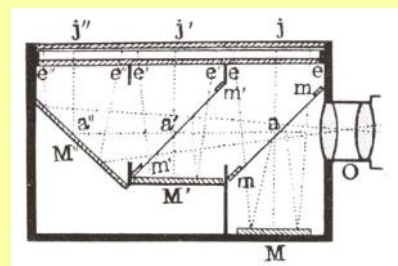
La solution n°5 a donné, à coup sûr, le chromographoscope de 97.

Nous reviendrons sur ces deux appareils, présentés à la SFP, analysés dans la presse... et commercialisés.

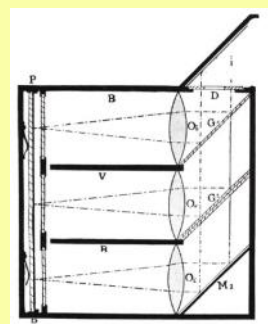


Son appareil à triple objectif en triangle produisait ce type de clichés (retrouvés par Joël Petitjean, musée Niépce)

Ci-dessous : le chromo et mélanochromoscope...



... à miroirs intérieurs ou extérieurs.



Et voici un appareil rudimentaire (1 objectif, 2 miroirs semi-transparents à 45°) dont LDH ne nous parle pas mais qu'il a pourtant fait fabriquer, en 1889, par Lesueur. Les 3 plaques sont séparées.

notre chercheur inspiré est parfois incompréhensible. Il a du éprouver le doute, la solitude, le découragement... mais chaque fois il remet l'ouvrage sur le métier et le poursuit... avec acharnement. Tout cela est émouvant, voire pathétique, car il ne sera vraiment jamais récompensé de ses efforts. Mais quelle leçon de courage !

Se faire imprimeur ? ou en trouver d'autres ?

Difficile de saisir la ligne conductrice des travaux de LDH. À notre avis, les deux frères naviguent à vue et franchissent les obstacles, ou les contournent, au fur et à mesure qu'ils se présentent... et en fonction de leurs moyens. En septembre 86, alors qu'il est (normalement) en possession de sa triple chambre grand format tant attendue, on apprend qu'il en a aménagé une, en août dernier, et qu'il en a assemblé deux autres afin de se bricoler un agrandisseur. « *Cette chambre (Trinquier) est un leurre* » avouera Alcide, puisque la nouvelle méthode préconisée est : **1 - réaliser simultanément les trois clichés en petites dimensions ; 2 - amplifier ces trois images pour livrer ces trois clichés agrandis à l'imprimeur.**

Mais d'imprimeur : il n'en a plus ! Et donc, il va se former aux techniques de la phototypie et de la photoglyptie... et parallèlement, entrer en contact avec des professionnels établis et intéressés par la polychromie.

Ainsi, dès le dernier trimestre de 1886, il collabore avec un certain Leroux, imprimeur en phototypie à Alger, mais qui ne peut assumer la charge de travail demandée. Heureusement, il rencontre un ingénieur des mines, cartographe, qui met à sa disposition une presse, son matériel de phototypie ainsi qu'un ouvrier spécialisé. M. Lombardot, représentant de la firme L'Autocopiste, s'intéresse à lui. Début 87, LDH ajourne donc les contacts qu'il avait eu avec Leipold de Lisbonne et s'initie à la phototypie... ce qui n'est pas gagné. Car s'il arrive à maîtriser les températures estivales algériennes en ce qui concerne la photographie au charbon, il n'en est pas de même lorsque l'on passe à l'impression phototypique. De ces essais, nous avons retrouvé un monochrome bleu glissé dans la lettre du 20 avril 87 à M. Tholin. Heureusement que M. Leipold de Lisbonne est demandeur. Il lui dit : « **Le procédé a une énorme valeur et ouvrira très prochainement un nouveau champ dans le domaine des illustrations photomécaniques.** » Et de réclamer des clichés diversifiés pour se livrer à d'autres essais.

La ténacité du duo Ducos semble parfois leur ouvrir des portes. Alcide nous fait part (octobre 87) du fait que l'illustre savant allemand Vogel vient de publier un traité intitulé « Photographie des objets colorés » dans lequel « *au milieu de plusieurs jugements erronés sur les résultats actuels des travaux de mon frère, il reconnaît et proclame que « Ducos du Hauron a ouvert une nouvelle voie ». Nous retenons cet aveu avec bonheur. Berlin a parlé ; Paris parlera à son tour.* »

Malgré ces prémices de reconnaissance, les frères Ducos auront bien du mal à trouver les industriels ou « capitalistes » intéressés par leur travail. Louis réalise de nouveaux clichés (nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus), s'affère dans son laboratoire et progresse dans son métier d'imprimeur... au point qu'il sera obligé de réduire les heures passées à l'enseignement du piano. En 1888 il teste de nouvelles plaques Lumière, puis apprend que l'on fabrique en Allemagne des plaques au gélatino-bromure éosiné. Ce produit miracle qu'il avait découvert en 76 mais qu'il n'arrivait plus à se procurer. « **Ici, mon cher ami (nous dit Alcide): triomphe sur toute la ligne ! La vitesse à la lumière orangée est énorme (...)** Ce n'est plus 4 mn pour un paysage, c'est quelques secondes (...). Le portrait d'après nature doit forcément venir aussi bien que le reste, et c'est peut-être par là que devra rationnellement commencer l'exploitation du procédé à partir d'à présent ! »

Mais que d'embûches... comme ces ridicules interventions de la douane qui ouvre les colis et voile les fameuses plaques en provenance d'Allemagne.

Imprimerie Quinsac / Baquié : suite et fin

Nous n'avions pas été très curieux à propos de l'incendie de l'imprimerie toulousaine. Nous supposons que l'enquête avait autorisé les assurances à indemniser les propriétaires... puisque M. Quinsac avait remonté une affaire à Paris.

Le 23 mars 1889, un certain Georges Baquié, collaborateur de Quinsac et qui avait connu Louis Ducos à l'époque, lui adresse un courrier à Alger et lui raconte



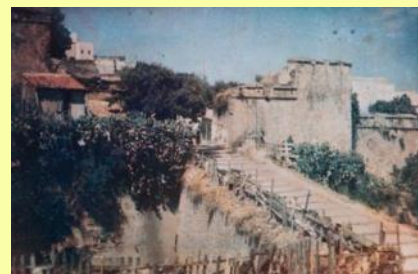
Jardin et palmiers, environs d'Alger.



De St Eugène : Notre Dame d'Afrique.



Deux vues de la Casbah d'Alger.



Environs d'Alger.



Quinsac Toulouse



son aventure. En toute confiance, il s'était associé à Quinsac à Paris en lui apportant la somme de 144 000 Fr. Dix mois plus tard, la caisse était vide, elle avait servi aux besoins personnels de son associé qui ne put rembourser. Pour sauver son apport, il fut contraint de racheter l'entreprise. Et le nouveau patron qu'il était, proposait à Louis Ducos d'être son imprimeur, d'exploiter son procédé et donc de reprendre rapidement les essais. Il se montra très enthousiaste, les perspectives étaient magnifiques. On lui envoie donc de nouveaux clichés d'Alger... mais il n'expose au Champ de Mars que d'anciens tirages toulousains. Les nouvelles épreuves arrivent enfin ; elles ne sont pas à la hauteur des attentes. Quinsac n'a pas légué son savoir-faire. Puis : plus de nouvelles ! On apprendra en juillet 90 que Baquié a revendu son affaire et que son successeur considère le procédé de LDH comme une utopie.

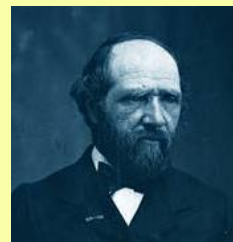
C'est ainsi ! La vie de notre inventeur n'est qu'une longue suite de déceptions, de malchances et de malentendus. Les investisseurs rencontrés veulent avoir des garanties. Alcide écrit : « *C'est comme si les actionnaires de Suez ou de Panama avaient dit à M. de Lesseps : commencez (faites les travaux...) et nous vous apporterons tous les capitaux désirables.* » Surtout qu'à Alger « *le cercle des capitalistes appartient généralement au monde juif et il est très borné.* » Fini le temps où (ce bon chrétien de) M. Jaille prodiguait ses largesses et expédiait des billets à son frère Louis. Ils rencontreront cependant à Alger son alter ego, Henri Hannotin qui soutiendra financièrement notre chercheur, lui permettant d'abandonner ses leçons de piano pour se consacrer entièrement à ses travaux.

Phototypie, photoglyptie : LDH imprimeur

En janvier 90, Alcide s'exprime ainsi : « *Depuis des années mon frère, renseigné de huitaine en huitaine par les publications photographiques auxquelles il est abonné, sur les progrès incessants de la chimie photographique, et spécialement en ce qui a trait aux substances orthochromatiques, mon frère, dis-je, a constamment tenu son héliochromie à la hauteur des susdits progrès, expérimentant les substances indiquées et les appropriant à ses clichés spéciaux. Chaque fois qu'il a adopté une substance nouvelle, il lui a fallu tout remanier...* » On s'en doutait un peu. Ce sont les remises en cause permanentes qui l'ont fait progresser et l'ont maintenu à la pointe des découvertes concernant aussi bien la chimie photographique que les techniques d'imprimerie.

Il était temps de concrétiser tout cela en achetant une presse destinée à la phototypie (décembre 1890) à la maison Alauzet de Paris. Quelques mois plus tard, nous apprenons qu'elle est opérationnelle. « *À force d'obstination, mon frère est parvenu à se rendre maître des tirages en couleur...* » Un passage de la lettre (16 avril 91) nous interpelle car ils envisagent de construire une chambre noire pour le portrait : « *cela se fera à Paris, et fort aisément, si mon frère y est appelé.* ». Devons-nous comprendre que les frères Ducos ont encore espoir d'être rapatriés prochainement vers Paris ? Les courriers à destination de M. Thollin ne nous éclaireront pas à ce sujet. La dernière des lettres conservées aux Archives départementales du Lot-et-Garonne est datée du 28 novembre 1891. À notre connaissance, le rapatriement n'a eu lieu qu'en 96. Pourquoi n'y a-t-il plus d'échanges épistolaires ? Ou pourquoi n'ont-ils pas été conservés ? Nous sommes donc privés de sources directes... déjà qu'il fallait les décrypter...

Quoiqu'il en soit, nous devons admettre, qu'en 1891, LDH est devenu imprimeur. Imprimeur en phototypie... alors qu'il nous avait alerté sur le fait que les formes imprimantes en gélatine ne convenaient pas aux fortes températures algériennes. A-t-il amélioré le procédé ? Ou en a-t-il changé ? Car nous savons que depuis près d'un an déjà (lettre du 04 juin 90) il s'était mis « *à l'étude d'un procédé d'imprimerie photo-plastique qui lui est propre et personnel et qui le dispense de recourir à la très dispendieuse, très encombrante et très dangereuse presse hydraulique dont on fait usage dans les ateliers de photoglyptie. Il a assoupli et approprié au contremoulage d'un relief primitif exécuté en gélatine au moyen de ses clichés, un métal plastique à peine signalé dans les traités spéciaux, et dont aucun opérateur n'avait pu jusqu'à présent tirer un parti quelconque. Le domptage de ce métal est complet. La semaine dernière...* » Il pratique donc une photoglyptie maison (il



La carrière de cet homme, Alphonse Poitevin (1819-1882), ingénieur français, peut être comparée à celle de Louis Ducos du Hauron. Ses

découvertes sur la photochimie sont à l'origine de la plupart des procédés de tirage ou de reproduction industrielle des images : photo au charbon, photolithographie, collotypie et photoglyptie... etc.

Encore un oublié de l'Histoire.

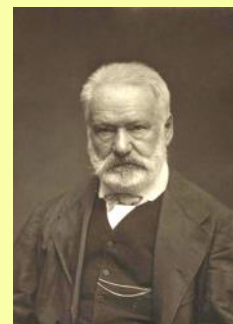
Photoglyptie ou woodburytypie

Il s'agit d'un procédé de tirage qui tient à la fois de la photo au charbon et de la phototypie. Plus difficile à mettre en œuvre, il permet cependant de nombreux tirages de grande qualité et tout à fait inaltérables.

C'est le Britannique WB. Woodbury qui l'a mis au point en 1864 suite aux découvertes de Poitevin en France... qui aboutiront à la photolithographie et à la phototypie.

Il se sert d'une plaque de verre recouverte d'une forte couche de gélatine bichromatée et mise à sécher. Cette gélatine est longuement exposée à la lumière à travers le négatif à reproduire. La gélatine durcit et subit un phénomène de réticulation. Comme dans la photo au charbon, on transfère la gélatine sur un autre plaque afin de la dépouiller du bon côté puis elle est durcie par tannage et devient ainsi une matrice qui sera pressée sur une feuille de plomb. Une empreinte en creux est ainsi obtenue ; c'est elle qui retiendra plus ou moins l'encre en fonction de sa profondeur. L'encre n'est en fait que de la gélatine tiède et liquide comportant du carbone.

Les épreuves sont admirables ; elles peuvent être tirées en très grand nombre et elles sont particulièrement stables. Ce procédé sera très utilisé de 1875 à 1900. Licence acquise en France par les établissements Goupil.



Un tirage en photoglyptie d'une photo de Victor Hugo par Etienne Carjat (1880).

en parle dans sa Triplique de 97) et les résultats sont déjà concluants en juin 1890 puisqu'il a imprimé une vingtaine de monochromes des trois couleurs et que leur superposition ne devrait être qu'une formalité.

Comme nous aurions aimé retrouver les tirages de cette époque avec leurs spécifications techniques. Où sont-ils passés ?

La reconnaissance de Lippmann... puis du grand public

Tout n'est pas perdu. Les épreuves expédiées à l'Académie des Sciences en mai 1891 sont des photocollographies. Elles accompagnaient un nouveau mémoire : « **Photographie des couleurs. Reproduction photomécanique des couleurs en nombre illimité d'exemplaires** ». L'ambition d'une reconnaissance nationale est donc toujours d'actualité. Pour l'instant, il va recueillir celle de l'illustre physicien Gabriel Lippmann qui vient de révéler sa méthode directe interférentielle de captation des couleurs (prix Nobel en 1908). Il lui répond, en personne, par une lettre du 29 mai 91, dont nous vous donnons la copie intégrale.

« Je vous remercie d'avoir bien voulu m'adresser directement votre travail. J'aurai grand plaisir à voir lundi les épreuves dont vous me parlez.

Votre belle et ingénieuse invention m'est connue depuis longtemps, comme à tout le monde je pense. J'ai eu l'occasion d'en vérifier les principes, en opérant comme il est dit dans votre note de la page 9, et j'ai réussi pour deux ou trois objets, à reconstituer les couleurs avec une rare perfection, même le blanc.

Je pense d'ailleurs comme vous, Monsieur, que pour la multiplication des épreuves un procédé par impression comme le vôtre, sera toujours infiniment plus commode qu'un procédé qui fait à chaque fois intervenir la lumière.

Je souhaite donc, Monsieur, que vous continuiez à développer votre invention avec l'énergie et le talent que vous y avez mis jusqu'ici. Ce n'est pas, je le crains, mon expérience qui viendra de si tôt vous faire concurrence dans la pratique. Veuillez recevoir... signé Gabriel Lippmann »

Trente ans après la fin de non recevoir de 1862, la docte académie a bien changé de ton. Un tel encouragement représente une étape importante dans la carrière de Louis Ducos du Hauron.

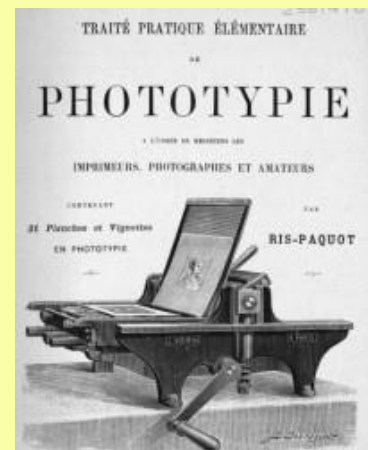
Nous savons donc que des tirages couleur ont été expédiés à l'Académie, mais ce n'est pas tout. Le Petit Journal (tirage 1 100 000 ex) vient de consacrer deux gros articles (23 et 28 août 91) à LDH. À la suite de quoi, les frères Ducos ont reçu à Alger une avalanche de courriers et de demandes auxquels ils ont eu à cœur de répondre en joignant de « magnifiques spécimens », bien présentés. Le monde de la Science et des Beaux Arts ont été privilégiés, disent-ils, et ils n'ignorent donc plus l'œuvre de LDH. Et le monde de la finance ?

Il aurait fallu battre le fer tant qu'il était chaud, nous dit Alcide... tant qu'ils avaient des propositions. Mais ils se sont souvenus que le comte de Chaudordy leur avait promis de leur présenter des « capitalistes » et de les soutenir dans leur affaire dès qu'ils se sentiraient prêts. Et ils le sont ! Ils ont tellement confiance qu'ils n'exploitent que la piste agenaise en se rappelant au bon souvenir de Chaudordy. Ils sont même prêts à partir à Paris toute affaire cessante, et attendent la réponse : 10 jours, 1 mois, 3 mois...

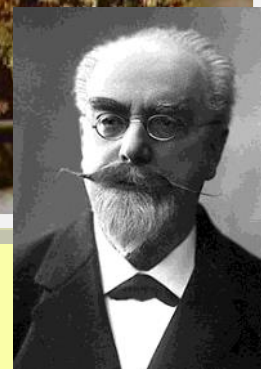
Et Alcide attend encore alors que Louis travaille déjà sur un autre sujet. Car à présent, il voit les choses en relief et dépose en septembre 1891 à Alger son brevet sur **les anaglyphes**. Nous y reviendrons dessus et y consacrerons tout un chapitre.

Nous apprenons par une longue lettre de LDH à Paul Nadar que celui-ci lui a consacré un bel article dans Paris-Photographe. C'est peut-être le début d'une certaine forme de notoriété. Nous verrons par la suite que Nadar et LDH entretiendront des relations amicales très suivies. Et heureusement que nous avons retrouvé tout cela dans le fonds Poitrat (provenant de la SFP) car les échanges épistolaires entre Alcide et Georges Tholin vont cesser... sans raison. Ils ont sûrement été perdus.

À trop attendre après le comte de Chaudordy, nos deux amis ont « raté le coche ». Fin novembre, dans sa dernière lettre (connue) à Tholin, Alcide se montre amer et un peu déprimé. Son frère ? Pas vraiment... car il est persuadé qu'il va pouvoir bientôt se financer grâce à sa nouvelle invention: **le relief sans stéréoscope !**



Grâce aux ouvrages pédagogiques et à son expérience, l'élève imprimeur Louis Ducos devient vite un maître imprimeur et en 91, sa presse phototypique produit de nombreux tirages.



Gabriel Lippmann : « ce n'est

pas mon expérience (photo couleur interférentielle, ci-dessus) qui vous fera concurrence ».



Une collotypie ou collographie d'une vue d'Alger datée de 1891 et annotée par LDH. (collection musée Nicéphore Niépce, Chalon-sur-Saône).

Elle représente donc un des nombreux exemplaires obtenus sur sa presse et expédiés soit à l'Académie, soit à des particuliers.

De nouveaux témoignages sur son métier d'imprimeur

Dans la première édition de ce chapitre sur « La vie et l'œuvre de Louis Ducos du Hauron » qui remontait à 2016, nous déplorions d'avoir perdu notre principale source d'informations qui était les courriers d'Alcide à Tholin en Lot-et-Garonne. Le dernier datant de novembre 1891.

C'est à cette époque que le monde scientifique, que le monde des arts et des médias a commencé à s'intéresser à notre homme, et Alcide aurait pu nous apporter son jugement sur tout cela. Nous savons que Louis Ducos (début 1891) maîtrise désormais ses techniques d'impression et nous savons qu'il continue à inventer, à prendre des brevets et à publier. Heureusement, nous venons de trouver dans le fonds Poitrat (récemment acquis par les Archives départementales du Lot-et-Garonne) divers courriers, divers témoignages, qui prouvent bien que Louis Ducos est toujours très actif. Concernant son métier d'imprimeur, Potonniée nous dit :

« Ducos monta dans sa maison un modeste atelier de photo-collographie. Il y remplissait tous les rôles, seul, à la fois patron, apprenti et ouvrier et produisit une centaine d'épreuves réussies vendues en moyenne 10 F l'une. » Ou encore, lors de l'hommage qu'il lui rendit en 1914 : *« Il acquit une presse photocollographique, apprit seul à s'en servir, s'en servit Dieu sait comme, courut la campagne pour ses clichés, confectionna ses planches et fit ses tirages, restreints, comme l'on pense, avec de pareils moyens d'exécution. Pendant les quelques années que dura cette exploitation, Ducos fit environ une vingtaine de trios de négatifs sur chacun desquels il réussit à tirer vingt épreuves... »*

L'historien de la photographie (et ami de LDH) nous apprend encore ceci :

« L'Exposition universelle de 1889, celle de Photographie en 1892 et l'Exposition internationale du Livre en 1894 lui semblèrent des occasions favorables pour montrer de nouveau ses images au public. Son frère et lui vinrent même à Paris en 1892, et, après des essais réussis de gravure typo-photographiques sur planches grainées à la résine faits chez Rougeron et Vignerot, ils négocièrent une association avec Chapelle-Napias pour les impressions trichromes. L'ignorance des deux frères des usages commerciaux et la susceptibilité soupçonneuse de leur associé empêchèrent toute réalisation. »

Sur les sentiers de la gloire

En 92-93-94, après les articles du Petit-Journal et de Paris-Photographe, c'est au tour de Photo-Gazette de s'intéresser au « Transformisme... » puis à la Revue Suisse de Photographie aux anaglyphes, puis une revue italienne...etc. Ce n'est pas encore la gloire, mais on s'en rapproche.

Les courriers de 94-95 sont sur papier à entête qui énumère les mérites de LDH inventeur, membre du jury Expo Internationale, Directeur de la Photo-Revue Africaine, dont l'adresse est au 26 Bd du Bon Accueil, Alger. Louis Ducos a donc créé son journal, mais ce n'est pas tout. Dans un long courrier (personnel) du 17 juin 1895, à MM Auguste et Louis Lumière, parmi des considérations multiples et l'annonce de la sortie prochaine de « La Triplice... », il parle de la création à Alger (avec son neveu Gaston et des amis pour les capitaux) d'un Office Algérien et Tunisien de Photographie et il propose aux Lyonnais d'être le représentant exclusif des produits Lumière.

On voit donc que les dernières années que Louis a passées en Algérie ont été particulièrement actives. Et encore... nous avons réservé le plus important pour le chapitre suivant. Il s'agit du relief par les anaglyphes, de l'appareil Microcosme pour la photo à 360°, ainsi que son « Polyfolium » qui est la préfiguration de la pellicule couleur moderne (le Kodachrome de 1935).

Tout cela fait que Louis Ducos commence à être pris au sérieux et à devenir une personnalité. Au point qu'il intéresse le journal satirique algérois « Le Turco » qui publie, le 28 novembre 1895 une remarquable caricature de notre chercheur fou... accompagnée de quelques lignes qui le définissent parfaitement.

Georges Tholin (1843-1922) l'archiviste départemental auquel on doit les

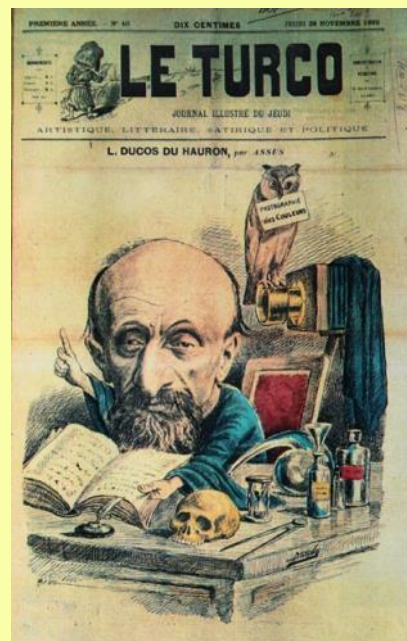


précieux courriers d'Alcide. En a-t-il perdu une partie ? Mystère. Et pourquoi dans sa biographie de 1918 n'a-t-il pas repris contact ? Une question d'âge ? (75 ans), d'éloignement ?

J'étais bien jeune encore et je me rappelle l'arrivée à Alger de cette énorme machine sur laquelle il tira ses premières épreuves. Ce fut une véritable aventure ! (Alice Ducos du Hauron)



Ce monochrome de LDH est daté de 87. À cette époque, il recherche à Alger des solutions. Il s'équipera en 90.



« Petit, le front énorme, vaste creuset de la Pensée, des yeux très fins, très doux, de la couleur du vieux bronze, un nez long et recourbé, le teint pâli par les veilles et les recherches de l'idéal capricieux, il s'en va toujours la tête basse les mains derrière le dos, absorbé, se souciant fort peu du monde extérieur dans lequel il s'agite. L'existence de ce chercheur a été jusqu'à présent un vrai calvaire – ses inventions ont été taxées de chimériques... »

La période algéroise vue par « l'algérieniste »

Nous avons trouvé dans cette revue (numéro de mars 2004), un article d'un certain Edgar Scotti retraçant avec justesse la vie de chercheur de Louis Ducos du Hauron et éclairant sous un autre angle son séjour à Alger. Il nous donne une adresse que nous ne connaissions pas (est-elle exacte ?) et nous apprend que Louis Ducos est revenu à Alger en 1907. Nous reproduisons ci-après un passage de son texte riche de précieux témoignages.

Résidant à Alger, villa Jehel, rue Dupetit-Thouars, ne pouvant rester insensible aux couleurs de ce quartier, il photographia les immeubles de la cité Bisch. Dans cette cité entourée d'une végétation luxuriante, M. Louis Ducos du Hauron reçoit M. Léon Hasselot, un vieil Algérois épris de sa ville qui consacre quelques lignes à ses travaux dans un texte intitulé « La photographie des couleurs » il nous apprend que les premières vues d'Alger ont été exposées chez Mallebay, dans le petit magasin de la Revue algérienne, située rue de Constantine, près du bar des « Cinq avenues ».

Ce génial précurseur d'une technique pleine d'avenir, séjournera à Alger jusqu'en 1896 et y reviendra en 1907. En effet, dans son édition n° 51 du 21 décembre 1907, le Petit Kabyle de Tizi-Ouzou, publie un article signé de Paul d'Atys qui relate l'entretien que vient de lui accorder Louis Ducos du Hauron dans un appartement du haut des tournants Rovigo.

« Quand il vint m'ouvrir, je me trouvai en face d'un homme de petite taille, mais singulièrement impressionnant, un front colossal, des yeux très fins et très doux, de la couleur du vieux bronze s'enfonçant dans l'orbite profondément creusée, le nez long et recourbé, le teint pâle, la barbiche d'un châtain brun, striée de poils blancs, donnaient dans leur ensemble l'impression de ces figures ascétiques qui, au Moyen-âge, couraient sous les arceaux des cloîtres anciens. »

Dans ce texte, voici en quels termes Paul d'Atys décrit la vue que Louis Ducos du Hauron lui présenta : *« Le chercheur me montra trois clichés monochromes de la même image, un jaune, un bleu, un rouge. Il les superposa et, les plaçant à la lumière, ces trois couleurs isolées donnent toutes les nuances de la nature et l'image est reproduite avec une surprenante netteté. Ce ciel lointain est d'un gris perlé, cette mer est d'un azur profond, ces arbres sont d'un vert vigoureux ; le paysage étale la vie de ses mille nuances, c'est la réalité toute chaude, toute vive qui ravit mon regard. »*

L'article nous fait ensuite un petit inventaire des sites photographiés. Sur une côte sans ports « baignée par une mer terrible »... ce précurseur de la reproduction des couleurs nous montre la darse de l'Amirauté avec le phare installé en 1834 sur l'emplacement de l'ancien signal barbaresque. La vue ci-contre nous montre une côte escarpée située à l'ouest d'Alger. La photo respecte fidèlement les nuances des couleurs des fonds rocheux, celle du sable, ainsi que les anfractuosités de la roche érodée par la mer. La vue s'étend jusqu'au cap Caxine, dont le phare inauguré en 1868 avait une portée de 25 milles.

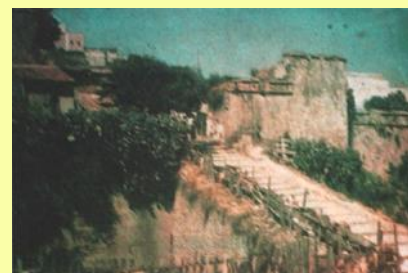
Cette autre photo, prise en août 1891, du haut du boulevard Gambetta, montre des vestiges d'anciens remparts de la Casbah avec leurs échauguettes crénelées. Un massif de figuiers... etc. Avec ses photos, Ducos du Hauron fait œuvre de témoin et de journaliste.

L'auteur nous explique ensuite que c'est en autodidacte que LDH apprend le métier d'imprimeur. Il réalise des tirages numérotés de ses photos qu'il vend 10 F à des mécènes qui souhaitent lui apporter son soutien.

Avec ces nouveaux éléments, à nous d'imaginer la vie de notre Agenais lors des dernières années passées à Alger.



Côte escarpée à l'ouest d'Alger.



Anciens remparts de la Casbah d'Alger.



Cette reproduction, découverte au musée d'Agen, n'est-elle pas celle d'un autochrome réalisé par LDH lors de son voyage à Alger en décembre 1907 ?